

LES MARIONNETTES

CÉLINE SAINT-CHARLE



Je n'ai que des souvenirs fragmentaires de mon père durant ma petite enfance, tous très éloignés de la personne qu'il est réellement. De fugaces images d'un homme sérieux, aux sourcils continuellement figés dans l'expression d'une réprobation que je ne pensais pas mériter. Je ne le voyais que très peu, il partait alors que je n'étais pas encore levée et rentrait peu de temps avant l'heure du coucher. C'était le rituel immuable : la porte d'entrée s'ouvrait, maman me faisait signe de rallier le salon à toute vitesse, et je devais me tenir droite, les mains dans le dos et les yeux baissés. Mon père me tapotait le crâne d'un geste bonhomme et demandait :

— Alors, comment a été l'enfant aujourd'hui ?

Jamais il ne s'adressait à moi directement, sauf dans les cas où j'avais commis quelque bêtise appelant une réprimande bien sentie.

J'étais une fillette exemplaire et je n'eus à subir les foudres paternelles qu'une petite poignée de fois dans mes dix premières années. Heureusement, maman passait sous silence les maladresses et les étourderies qui plombaient mon quotidien : verres malencontreusement lâchés qui explosaient sur le carrelage de la cuisine, casserole de lait oubliée sur la plaque de cuisson, sac poubelle crevé dans l'escalier...

Pour autant que je le sache, jamais il ne s'est enquis de ce qui pouvait bien occuper notre routine, à maman et moi. Il se contentait des réponses utilitaires de son épouse :

— Bien, bien. Elle a été très sage, très obéissante.

Je réussissais à voler quelques visions de la réaction de mon père entre mes cils baissés, il hochait la tête avec satisfaction, comme si ma docilité était une fin en soi, le but ultime de l'éducation d'un enfant.

J'aurais voulu lui raconter nos escapades au parc, où je nourrissais les canards de l'étang. J'aurais aimé lui décrire le ballet incessant des moineaux au printemps, leur quête inlassable des éléments de leur futur nid. J'aurais été fière de lui démontrer que je savais lire, alors même que je n'étais encore qu'en dernière année de maternelle.

Mais il ne semblait pas intéressé.

J'allais alors au lit, il déposait son veston entre les mains de maman et s'installait pour dîner. Je m'endormais en tentant de discerner la teneur de leurs conversations dans la cuisine.

Je ne connaissais de lui que cet aspect guindé, tiré à quatre épingles, qu'il affectait toujours. Il ne portait que des chemises blanches impeccables, soigneusement rentrées dans des pantalons au pli bien marqué. En semaine, une cravate, qu'il daignait remiser le week-end. Mon père était sombre, ses costumes gris foncé, marrons ou bleu marine. Jamais il ne s'autorisait la fantaisie d'une pointe de couleur. Tout juste condescendait-il à enfiler un épais gilet de laine unie, les dimanches d'hiver.

Autour de moi, je voyais les papas de mes copines, solidement ancrés dans l'air du temps, jeans pattes d'éph', cheveux longs, barbes fournies, qui n'hésitaient pas à les jucher sur leurs épaules en les récupérant à la sortie de l'école. J'enviais l'aisance affectueuse de leurs relations et maudissais mon père, resté coincé dans les années cinquante.

Maman compensait, elle m'offrait de l'amour pour deux.

— Marionne, Marionou, ma petite Marionnette... chantonnait-elle à la moindre occasion, une ritournelle légère qui me gonflait le cœur de bonheur.

Que n'aurais-je donné pour entendre un jour un simple « bonjour, Marion » dans la bouche de mon père !

Je m'étais fixé pour mission de réussir à le surprendre en position de vulnérabilité. Mon père n'était qu'un homme comme les autres, raisonnais-je. Il avait besoin de se raser, le nécessaire enserré dans une trousse en cuir dans la salle de bains en attestait. Il se lavait, allait aux toilettes, dormait... Il y avait forcément des moments où il baissait la garde. Il me semblait que si je pouvais le coincer avec une ombre noire sur les joues, ou en pyjama, il me deviendrait tout de suite plus accessible, plus facile à aimer.

Impossible !

Il émergeait des toilettes aussi impeccable qu'il y était entré. Et j'avais beau guetter, me poster en embuscade dans les couloirs, m'obliger à ouvrir les yeux dès le point du jour, jamais je ne parvenais à l'apercevoir en tenue négligée.

Je finis par croire qu'il avait le pouvoir miraculeux de se coucher tout habillé et de se relever sans qu'un faux pli n'ose perturber sa mise. Ses cheveux étaient toujours plaqués sur sa tête à la brillantine, aucune mèche de travers, une raie de bon goût disciplinant le tout. Sa fine moustache en guidon de vélo était suffisamment distinguée pour qu'on ne puisse la soupçonner de se permettre la moindre frivolité nocturne.

Maman, en revanche, affectionnait les longues tuniques bariolées, taillées dans des étoffes soyeuses, dans lesquelles j'adorais enfoncer mon visage, pour en sentir la caresse parfumée au patchouli ou à la vanille. Elle piquait des pâquerettes dans ses cheveux lâchés, aimait marcher pieds nus dans l'herbe et mâchonner des tiges de blé sauvage, qu'elle parvenait toujours à dénicher au détour d'une allée de notre square parisien. Elle chantait en toute occasion, me serrait contre elle et me préparait de la semoule aux raisins, les jours où j'étais malade.

Si maman était le soleil dans mon existence, dispensant chaleur et vie, mon père, lui, était une étoile froide, lointaine et inutile. Je ne concevais pas comment deux êtres aussi dissemblables et mal assortis pouvaient supporter de vivre l'un à côté de l'autre.

— Ton père a un grand avenir à la banque, il gravit les échelons petit à petit. Il doit faire ses preuves, montrer son sérieux et son sens du devoir. C'est ainsi qu'il pourra offrir une belle vie à notre famille, me répondait-elle lorsque je l'interrogeais. Marionne, Marionou, ma petite Marionnette, tu comprendras un jour.

Je ne comprenais pas, évidemment, tout cela était trop compliqué pour moi. Mais je vis peu à peu les prédictions maternelles prendre forme. Nous quittâmes notre minuscule deux-pièces mal aéré pour un appartement plus spacieux, où nous disposions même d'une chambre pour d'hypothétiques amis. Les costumes en mauvais Tergal furent remisés à la cave, remplacés par des tissus souples et naturels. Mon père fit l'acquisition d'une 2CV d'occasion, fier de se rendre à son travail en automobile plutôt qu'en métro, le signe indéniable pour lui de son élévation sociale. Les joints des portes avaient souffert et la voiture prenait l'eau en cas de fortes pluies, les fenêtres ne tenaient plus en position fermée, ni ouverte d'ailleurs, mais qu'importe ! Le petit coursier avait pris du galon et chapeautait désormais une équipe de cinq guichetiers, il fallait que cela se voie !

L'été de mes sept ans, mon père décréta que nous allions partir en vacances, pour la première fois, dans un camping où la banque possédait quelques emplacements, et qu'elle proposait à tarif compétitif aux employés. Nous prîmes la route un beau samedi de juillet, notre 2CV battant des fenêtres, comme les oreilles d'un cocker un peu pataud. Trois autres autos nous suivaient, des collègues de mon père qui profitaient de l'occasion offerte par la générosité des patrons.

Destination : Capbreton, une petite station balnéaire familiale sur l'océan Atlantique.

J'étais grisée par le voyage, par toutes ces nouveautés qui s'imposaient à moi en même temps. Mon père fumait sans interruption de minces cigarillos allongés, chose que je ne lui avais jamais vue faire. L'odeur m'enivrait tout en me donnant une légère nausée. Le soleil étincelait autour de moi et je me hissais sur mon siège pour mieux découvrir le paysage. Pour moi qui n'avais jamais connu que Paris, le défilé de villages lovés dans les champs avait tout du conte de fées. La Nationale recelait des trésors inattendus : troupeaux de vaches dans les prés, friteries saisonnières bricolées dans d'antiques camionnettes, grappes de gamins déjà hâlés agglutinés sur les barrières... Mais, plus que tout, ce qui me fascinait, c'était l'avant-bras nu de mon père négligemment posé sur le rebord de la fenêtre. Il avait laissé son uniforme d'employé derrière lui et m'avait épatée en sortant de la chambre vêtu d'un polo à manches courtes, d'un pantalon de toile et d'espadrilles. À mesure que notre caravane poussive d'autos grappillait les kilomètres, sa peau rougissait sous les ardeurs du soleil, il ne semblait pas s'en soucier.

Maman portait une robe dos-nu en éponge, d'un jaune poussin qui mettait en valeur sa carnation mate, et qu'elle avait agrémentée d'une casquette gavroche, perchée sur sa tête selon un angle crânement mutin.

Je ne savais pas exactement ce qu'englobait le terme « vacances », toutefois je devinais pouvoir m'attendre à de nombreuses surprises, si la tenue de mon père et son sifflotement ininterrompu étaient des indicateurs fiables des réjouissances à venir.

Dès le premier soir, une fois notre canadienne exiguë plantée sur son emplacement, nous explorâmes les environs avec les trois autres familles. Sur la plage, des rouleaux montaient à l'assaut de mes mollets, me surprenant au début, puis m'arrachant des gloussements ravis. Mon père se campa sur une grosse pierre, tourné vers le couchant, et passa de longues minutes à observer des gamins qui décrochaient des moules des rochers avec dextérité, avant de les lancer adroitement dans un seau. Il fumait un cigarillo pensivement.

Maman papotait avec Renée, l'épouse d'un collègue de la banque et le reste de notre troupe s'était égaillée sur le sable, orteils en éventail.

— Si nous nous levons très tôt, peut-être pourrions-nous aller pêcher demain matin, tous les deux. Qu'en dis-tu ?

Je ne réalisai pas immédiatement que la question m'était destinée. Comment l'aurais-je pu ? Mon père n'avait jamais semblé penser que j'étais un être doué de raison. Lorsqu'il répéta sa proposition, une paume sur mon épaule, je compris enfin. Une terreur soudaine me glaça l'échine. Mon père et moi ? Seuls de longues heures à l'aube ? Que pourrions-nous avoir à nous dire ? Combien d'occasions de le décevoir se présenteraient-elles ?

Maman vint à ma rescousse.

— Quelle drôle d'idée ! lança-t-elle dans un rire moqueur. Ma Marionnette à la pêche ? Elle va s'ennuyer, s'agiter et faire fuir les poissons.

— Fort bien, tu as raison, capitula mon père. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête.

Sitôt le danger écarté, je ne pus retenir un frisson de désappointement. L'intimité que je réclamais de tous mes vœux depuis si longtemps m'échappait, pour peut-être ne plus jamais se représenter. Ne venais-je pas de rater une opportunité unique ?

Nous reprîmes le chemin du camping, les adultes discutant et les enfants courant en tous sens. Je demeurai près de maman, ruminant mes regrets, lorsque Renée tomba en arrêt devant une affiche.

— Oh ! des vaches landaises, regardez ! C'est demain, c'est ouvert aux amateurs. Et le billet n'est pas cher. Nous pourrions y aller, cela promet de fameuses rigolades.

Des exclamations enthousiastes s'élevèrent et il fut convenu que les hommes tenteraient leur chance. Maman ne décoléra pas de tout le reste du trajet, lèvres pincées en un rictus amer, ses yeux lançaient des éclairs.

— Tu vas t'abstenir, j'espère ? chuchota-t-elle à mon père. Ne pas t'abaisser à prendre part à ce spectacle dégradant.

— Dégradant ? interrogea mon père, surpris.

— Tu travailles dur toute l'année pour imposer une certaine image, tu ne vas pas tout gâcher pour quelques minutes d'amusement.

— Mais ce sont les vacances !

— Oui, mais des vacances avec tes *collègues*, appuya maman. Es-tu assez naïf pour t'imaginer que les chefs ne vont pas savoir exactement tout ce qui se sera passé durant ces deux semaines ? Le moindre verre de rosé consommé, le moindre relâchement des mœurs, le

plus petit soupçon de désinvolture. Si tes collègues sont assez stupides pour ne pas s'en rendre compte, tant pis pour eux. Mais, toi... toi tu dois être aussi irréprochable qu'à Paris. C'est à ce prix que tu deviendras chef d'agence.

Mon père haussa les épaules, il ne me semblait pas convaincu du tout, mais s'abstint d'argumenter.

Le lendemain, nous ralliâmes le lieu des réjouissances, une arène sablonneuse ceinte de hautes grilles, derrière laquelle s'entassaient des vacanciers alignés sur des rangées de bancs sans dossier. Au milieu de l'arène trônait une sorte de piscine basse, bordée de gros boudins. Sur un des côtés, une porte coulissante dissimulait le contenu mystérieux de niches sous une tribune où officiait un homme avec un micro.

Maman m'expliqua qu'une fois les concurrents en place sur les boudins, la porte laisserait sortir une ou plusieurs vaches, passablement agacées d'avoir été maintenues dans l'obscurité, qui chercheraient à encorner les joueurs. Le gagnant, dernier à rester debout dans tomber dans la piscine, emporterait un lot et une certaine gloire.

— Mais, conclut-elle un peu plus fort, à l'intention des autres épouses et de mon père, sagement assis à ses côtés, cette gloriole n'a rien de bien intéressant. Heureusement, ma petite Marionnette, ton père est plus futé que ça. Il connaît sa place et ne va pas risquer de se briser un membre pour faire le fanfaron devant une audience d'imbéciles. Ton père fait toujours ce qui est attendu de lui, il possède un sens aigu des responsabilités. Et sa responsabilité, c'est sa famille, pas les rires du public.

Pendant la première partie de la soirée, j'inclinai à lui donner raison. Les hommes tenaient tant bien que mal sur les boudins, chutaient lourdement et sans grâce au premier assaut des vachettes, avant de s'enfuir en escaladant les grillages. L'audience, hilare, applaudissait, un peu mollement certes, il n'y avait pas vraiment de suspense. La véritable vedette était la vache, qui s'acquittait de sa tâche avec force cabrioles.

Et puis, soudain, mon père se dressa, aussi nerveusement qu'un clown à ressort surgi de sa boîte. Sans mot dire, il nous abandonna à notre banc, se dirigea vers la table où se prenaient les inscriptions, et échangea un billet de banque contre un dossard portant le numéro 10. Il passa l'entrée et alla se positionner dans l'arène avec les sept autres nouveaux prétendants.

Je sentais maman se crispier, ses doigts enserraient ma main si fort que j'en avais mal. Je n'osai me plaindre. Je ne savais plus si je devais bouder, pour me mettre au diapason de l'humeur maternelle, ou me laisser aller à éprouver une légitime fierté pour le courage de mon

père. Pour la première fois de mon existence, je n'avais rien pour me guider, pour m'aider à composer l'image que les autres attendaient.

La vachette qui s'engouffra dans l'arène était surexcitée, elle n'hésita pas un instant et chargea le bassin, fauchant les trois premiers concurrents, qui s'enfuirent sans demander leur reste. Ils n'étaient plus que cinq, dont je pouvais discerner l'inquiétude aux tremblements de leurs jambes. L'animal fit un tour d'arène, frottant ses cornes aux grilles, arrachant des glapissements faussement terrorisés au public. Puis elle prit son élan et sauta dans l'eau en secouant sa tête en tous sens. Elle parvint par cette seule action à en éliminer trois autres, qui s'affalèrent piteusement entre les sabots nerveux. L'homme au micro nous servait une soupe incompréhensible de phrases hystériques sur un ton aigu. Impossible de discerner des mots précis. L'ambiance sonore stoppa la bête, interloquée, et les trois hommes en profitèrent pour s'échapper.

L'avant-dernier combattant déserta en entendant le sabot de la vache crisser sur le plastique du fond de la piscine. Elle n'était immergée qu'à mi-pattes, mais cela ne la rendait pas moins imposante et effrayante, face à papa, seul désormais à l'affronter. Il était trempé, éclaboussé par les chutes des autres, tout décoiffé. En l'agrippant, un de ses adversaires avait déchiré une manche de son polo, révélant une épaule blafarde de citadin sédentaire. Il était le dernier, il avait d'ores et déjà gagné, mais il refusait de quitter la lice, malgré les exhortations de l'animateur. Pour moi, il était devenu le plus beau, à mille lieues de l'employé de banque aux journées médiocres et à l'esprit étroit.

Une musique tonitruante coulait des grosses enceintes, vrillant mes tympanes, ma mère grinçait des dents.

Papa fixait le bovin dans un duel de regards acharné, qu'aucun des deux ne semblait décidé à rompre. Les flancs de l'animal se soulevaient rapidement, en contraste saisissant avec la respiration tranquille de l'homme qui le défiait. Sans prévenir, la vache passa à l'attaque. Elle précipita ses cornes en direction de l'abdomen paternel. Je pris conscience du risque potentiellement létal qu'il courait, et un « oh » étranglé se faufila hors de mon larynx, noyé sous le cri collectif de la foule, qui venait d'en arriver aux mêmes conclusions que moi.

Mais papa se lança sur le côté en se penchant, exécuta une roue parfaite qui le mit hors d'atteinte de l'animal. Il se rétablit avec adresse, toujours sur les boudins et fit valser ses espadrilles au loin, pour mieux assurer sa prise sur le plastique glissant. La vache fit demi-tour et tenta une nouvelle charge. Nouvelle esquive, dans un saut incroyable. Papa se propulsa vers le haut, genoux ramassés sous le menton, entourés de ses bras. Il parvint à monter

suffisamment pour que le corps de la bête passe sous lui, lui effleurant tout juste le postérieur. Il parut presque léviter une ou deux secondes dans les airs, avant de se laisser retomber sur un genou, tandis que la queue de la vache lui fouettait l'arrière du crâne.

Une dizaine de fois la vachette tenta de le harponner de ses cornes, chaque fois il l'évita, dans un ballet hypnotique de mouvements gracieux, une incroyable danse athlétique qu'on aurait pu croire chorégraphiée à l'avance, tant elle était fluide. Papa s'appuyait sur le dos du bovin pour passer par-dessus, il tournait sur lui-même en se laissant porter par la force de l'air que la vachette déplaçait dans sa course. Il virevoltait, s'envolait, roulait sur lui-même, se rétablissait, sous les vivats d'un public déchaîné. Et jamais il ne posa un pied dans l'eau.

Au bout d'un moment, l'animal épuisé rendit les armes et laissa ses pattes avant ployer, en signe de soumission. Alors papa s'en approcha, s'assit à ses côtés, enroula ses bras autour de son cou et lui chuchota des mots mystérieux à l'oreille. La vache finit par redresser la tête et lui décocha un vigoureux coup de langue sur la joue, ce qui déclencha des applaudissements encore plus nourris.

Renée ironisa :

— Le beau a vaincu la bête... Ton petit mari nous avait caché cet aspect de sa personnalité.

Ma mère lui renvoya un sourire artificiel, et répondit sur un ton badin qui n'abusa personne :

— Que veux-tu ! On peut sortir l'homme de la ferme, sans jamais réussir à sortir la ferme de l'homme.

Papa accepta avec humilité le lourd panier garni en récompense de ses exploits et nous abandonnâmes les autres pour réintégrer la tente. Je me couchai aussitôt, mais j'écoutai leur conversation.

— Comment as-tu osé nous couvrir ainsi de ridicule ? Tu veux ruiner ta carrière ou quoi ? J'ai bien cru que tu allais embrasser cette bête répugnante ! Et ma Marionnette, tu y as pensé ? Les quolibets qui vont pleuvoir sur elle à Paris, quand cette histoire va s'ébruiter ?

Papa rétorqua, d'une voix tranquille, mais sans appel, qui lui ouvrit la voie vers mon cœur, pour toujours.

— Elle s'appelle Marion, pas Marionnette. Ce n'est pas ta marionnette et moi non plus. Nous en avons soupé tous les deux de ton despotisme déguisé sous une insouciance mensongère. Laisse-nous vivre notre vie comme nous l'entendons.

Ma mère ne répondit rien. Je crois qu'ils n'en reparlèrent jamais. Je n'avais pas les mots, mais j'avais compris la mécanique étrange du couple parental.

Papa m'emmena à la pêche, il m'apprit à nager dans les eaux fraîches de l'Atlantique, il effiloça l'emprise pleine et entière de ma mère sur moi, brin par brin. Une emprise dont je ne pris réellement conscience que lorsque j'en fus débarrassée.

Bien sûr, cette liberté toute relative ne dura que le temps des vacances, les habitudes ressurgirent dès notre retour à Paris. Mais, année après année, nous retournâmes à Capbreton, et papa affronta les vachettes, star éphémère d'un jeu que sa femme qualifiait de prolétaire. Elle prenait son mal en patience, subissait cet affront estival avec plus ou moins bonne grâce, certaine que le monde recommencerait à tourner rond après cette parenthèse de quinze jours.

Aujourd'hui encore, alors qu'il n'y a plus que lui, je m'arrache à ma vie de banquière d'affaires une fois l'an et je le rejoins à Biarritz où il s'est installé après la mort de maman. Je troque mes tailleurs et mes escarpins contre un short et des tongs et je l'emmène voir les vaches landaises, côté spectateurs. Ses cheveux blancs, ses mains tavelées par la vieillesse, ses rides, ses difficultés de locomotion... tout disparaît le temps d'un affrontement hommes-animaux. Ses yeux bleus écarquillés par la joie et les souvenirs lui donnent un air juvénile, je suis projetée quarante-cinq ans en arrière, au beau milieu des seventies. Je le revois s'affranchir de la tyrannie faussement bohème de ma mère. Je frémis à l'idée que j'aurais pu passer à côté de l'homme formidable, du père aimant, qu'il est.

Chaque fois, lorsque nous quittons l'arène, il me tapote la main et me chuchote, avec un clin d'œil de connivence :

— Merci, Marionne, Marionou, ma petite Marionnette...